

## Politiques de la vulnérabilité

Marie Garrau, Paris : CNRS Éditions, 2018, pp.358

Margea Globensky, Université d'Ottawa ([margea.globensky@gmail.com](mailto:margea.globensky@gmail.com))

Le livre « Politiques de la vulnérabilité » de Marie Garrau offre une analyse savante et accessible du concept de vulnérabilité. Relatant la prévalence de la vulnérabilité en tant que catégorie d'analyse dans le langage académique depuis les trente dernières années, Garrau propose de répondre aux questions que cet usage suscite tout en en soulignant l'intérêt théorique et politique. Particulièrement, la philosophe soutient qu'il est possible et souhaitable de construire une conception cohérente de la vulnérabilité, qui prenne en considération les aspects universels et particuliers de cette dernière et qui puisse offrir les bases d'une politique dont le but est de garantir à chacun les conditions nécessaires à l'autonomie (21). Critiquant les présupposés anthropologiques sur lesquels se base la théorie rawlsienne de la justice, l'autrice suggère qu'une définition de l'autonomie à l'aune de la vulnérabilité est nécessaire pour penser les conditions de la justice sociale et le projet politique qui s'y rattache. Divisé en trois parties, l'ouvrage de Garrau définit la vulnérabilité fondamentale à l'aide d'approches philosophiques, la vulnérabilité particulière à l'aide d'approches sociologiques et suggère une politique de la vulnérabilité inspirée du néo-républicanisme de Philip Pettit.

Dans la première partie de l'ouvrage, Garrau effectue une lecture croisée des travaux de Martha Nussbaum, Joan Tronto et d'Axel Honneth pour définir la vulnérabilité en tant que « structure d'existence commune » (19). Pour Nussbaum, la vulnérabilité est une « dimension constitutive de la vie humaine [un] état d'ouverture et d'exposition à des événements que nous ne maîtrisons pas, qui procède des dimensions corporelles et temporelles de notre existence et de notre dépendance à notre environnement extérieur » (27). Précisant que les êtres humains sont vulnérables, mais capables, Nussbaum considère que « le but de l'action politique doit être de “produire des capacités” [...] afin que “les gens puissent fonctionner selon certaines modalités humaines” et “mener une vie authentiquement humaine” » (54). Garrau voit chez Nussbaum des éléments fertiles pour construire une politique de la vulnérabilité, mais doute que l'approche des capacités soit la plus prometteuse pour ce projet.

Chez Tronto, la vulnérabilité est également fondamentale, mais elle est comprise au prisme d'une perspective du *care*. La vulnérabilité relève du fait qu'en tant qu'êtres humains nous avons des besoins corporels dont la satisfaction dépend de l'attention des autres, et qui appellent à une forme d'autonomie relationnelle. L'autonomie se développe « sur un fond de vulnérabilité » et plus nous faisons l'objet d'un *care* adéquat, plus nous sommes en mesure d'agir de façon autonome. Tronto souligne donc l'importance de démentir le « mythe libéral » de l'individu autonome et indépendant et suggère que le *care* soit le socle de la démocratie. Cependant, si le *care* fait la force de la perspective de Tronto, il ne peut englober à lui seul tout ce dont les sujets sont moralement dépendants (87).

Afin d'approfondir l'explication de la dépendance humaine, Garrau se tourne vers la pensée d'Axel Honneth, dans laquelle la vulnérabilité est comprise comme « le corrélat nécessaire et irréductible de la dépendance dans laquelle le rapport à soi se trouve à l'égard du rapport à l'autre » (89). La reconnaissance, qu'elle prenne la forme de l'amour, du droit ou de la solidarité est indispensable à la formation d'une identité intacte. Conséquemment, la justice sociale dépend de la capacité de la société à assurer des « conditions de reconnaissance mutuelle » essentielles à l'autoréalisation individuelle de ses membres (114). Selon Garrau, cette approche a le mérite de souligner la dimension relationnelle de la vulnérabilité et de

l'autonomie, mais ne sait rendre compte des effets et modalités variés du déni de reconnaissance (109).

Les théories des capacités, du care et de la reconnaissance permettent à Garrau de montrer les dimensions corporelles, sociales et relationnelles qui donnent à la vulnérabilité son caractère fondamental ainsi que de définir l'autonomie comme étant relationnelle, fragile et jamais « acquise et assurée de manière définitive » (252). Bien qu'il semble central de penser la vulnérabilité fondamentale afin de garantir aux citoyens les conditions de leur autonomie, il demeure nécessaire de « reconnaître l'existence de vulnérabilités problématiques » de même que les processus sociaux qui les induisent (165).

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Garrau a donc recours aux travaux sociologiques de Robert Castel, Serge Paugam, Colette Guillaumin et de Pierre Bourdieu pour définir la vulnérabilité fondamentale « dont l'intensité peut s'accroître de manière inégalitaire dans certains contextes sous l'effet de processus sociaux spécifiques » (19–20). Chez Castel, la vulnérabilité problématique est pensée par rapport aux formes d'intégration et de protections sociales. Elle se caractérise par des relations sociales instables et fragiles qui peuvent aboutir à la désaffiliation, position dans laquelle l'individu ne dispose d'aucune protection (177). Bien que cette conception soit « originale » et « féconde » puisqu'elle démontre, entre autres, que l'autonomie ne peut se passer de protections collectives, Garrau croit qu'elle mérite d'être approfondie.

La vulnérabilité problématique ne pouvant être réduite à la désaffiliation, l'autrice suggère d'intégrer la disqualification sociale telle que théorisée par Paugam. Pour lui, la vulnérabilité n'est pas seulement l'effet de l'absence des ressources pour la protection, mais aussi celui de l'absence de reconnaissance sociale qui condamne à « l'invisibilité » et au « sentiment d'inutilité sociale » (199). Désignée par le terme de disqualification sociale, cette situation de mépris démontre que l'expérience d'une vulnérabilité problématique peut engendrer une vulnérabilité supplémentaire.

Garrau poursuit son analyse des sources de vulnérabilité problématique en ajoutant aux rapports sociaux qui vulnérabilisent, les rapports de domination. S'arrêtant sur la domination masculine, Garrau fait appel aux travaux de Guillaumin et de Bourdieu. De la première, l'autrice retient le concept de sexage qui signifie « l'appropriation physique elle-même, le rapport où c'est l'utilité matérielle productrice de force de travail qui est prise en main et non la seule force de travail » (223), de même que l'idée selon laquelle la catégorisation et la naturalisation cristallisent la différence et contribuent à la subordination des femmes. Du second, Garrau retient ce qui sert à préciser la portée de la socialisation genrée sur la domination masculine, c'est-à-dire que la catégorisation et la naturalisation dépassent le discours. Le fonctionnement de la domination se matérialise dans l'organisation sociale et des institutions. Ce faisant, la domination masculine relève moins d'une appropriation matérielle transférée au discours que d'une structuration symbolique assurant une correspondance entre subjectivité et objectivité (245).

Dans la troisième et dernière partie de l'ouvrage, Garrau discute de l'apport de la théorie républicaine pour proposer une politique de la vulnérabilité. La pensée de Philip Pettit lui semble particulièrement utile dans la mesure où elle est guidée par un idéal de non-domination et qu'elle développe un projet politique aux dispositions institutionnelles concrètes. L'autrice montre que la non-domination est supérieure à la notion de liberté comme non-interférence, mais qu'il faudrait en élargir la définition de manière à inclure les modes de domination symbolique. Garrau adosse également les principes de participation et de contestation du républicanisme de Pettit, mais croit qu'il faut repenser les normes de l'inclusion à la délibération de sorte à égaliser « l'autorité épistémique » et ainsi assurer que la voix des plus vulnérables fasse écho (301). D'après Garrau, Pettit présuppose trop rapidement l'autonomie des sujets, reste aveugle à ses conditions relationnelles et ne s'interroge pas assez sur la

façon de promouvoir ces dernières (343). Dès lors, une démocratie inclusive inspirée du républicanisme —sensible aux conditions de l'autonomie— devrait prendre acte des apports du *care* et de la reconnaissance et faire de l'attention, de l'estime et de l'engagement des valeurs citoyennes.

Si ce va-et-vient théorique aboutit sur une fine analyse des angles morts des approches de même que sur une proposition concrète, il nous égare quelque peu en cours de route. L'analyse de chacun des auteurs aurait su bénéficier d'un peu plus de synthèse. Par ailleurs, il aurait été pertinent d'intégrer au dialogue, Judith Butler, non seulement pour ses contributions sur le thème précis de la vulnérabilité, mais pour confronter sa vision radicale de la démocratie à celle de Pettit. Toutefois, « Politiques de la vulnérabilité » parvient à défendre avec justesse les précieuses contributions des éthiques du *care* à la philosophie contemporaine en plus de démontrer l'intérêt de l'interdisciplinarité pour penser la vulnérabilité.

## The Creator's Game: Lacrosse, Identity and Indigenous Nationhood

Allan Downey, Vancouver: UBC Press, 2018, pp. 346.

Audra Simpson, Columbia University ([as3575@columbia.edu](mailto:as3575@columbia.edu))

*The Creator's Game* returns to a classic political question in colonial contexts: What forms of resistance and life meet material and symbolic theft and trickery in “new lands”? The book's anchoring in the philosophy, practice and economy of lacrosse offers an extensive account of an answer: by foregrounding Indigenous organizing and resurgence in Canada from the nineteenth century to the near present, the book extends its analysis beyond an account of state power or formation.

Downey begins this history with the Haudenosaunee (Iroquois Confederacy) creation story as retold by Delmor Jacobs of Six Nations of the Grand River. With this ancient narrative and theory of origins, we encounter a woman generating life, the cooperation and autonomy of animals, the axis of good and bad (“good twin / evil twin”) —what some might see as some of the standard fare found in creation stories across the globe. But within this story of life, we also find something unique: sport. Known as the Creator's Game, lacrosse was brought from the Sky World to the earth by the first woman, Sky Woman, who introduced it to her grandchildren (the aforementioned twins) to resolve conflict (7). Jacobs explains that lacrosse, originally a stick-ball game, required that hands not touch the ball. Lacrosse sticks were made from spiritually loaded trees and tied to the spiritual, familial and political life of the sky and earth worlds (167, 191). As the twins staged one of their most dramatic conflicts through this game, it is considered a mode of resolution so powerful that it can guarantee life beyond the earthly world to the ancestors in the Sky World (11). With that, Downey sets the tone for all that follows: the political life of this practice; its deep metaphysical, medicinal and political purpose; its repackaging as “sport”; and its appropriation by Canada as a national sport, which is then rebranded as a symbol of white masculinity and civilization and used as a tool of assimilation for Indian students in residential schools.

Downey draws from multiple sources to tell this story. He augments his work in the archives with oral histories and his rendering of an imagined present, introducing his readers to both himself as the book's author and to a trickster figure, “Usdas,” who acts throughout the book to cue in readers to the location and timeframe of each chapter as well as the key